**ZHUANG Zi**

**Ch.19**

**Traduction Jean Lévi**

 Celui qui a compris la nature (*qing* 情) de la vie (*sheng* 生) ne se préoccupe pas de ce qui dépasse les possibilités de sa constitution innée; de même, qui a compris la nature de la destinée (*ming* 命) ne s’efforce pas de connaître (*zhi* 知 ) ce qui excède les limites de l’intelligence. On pense que, pour nourrir son corps (*yang* *xing* 養形), il faut au préalable avoir de quoi l’alimenter; mais il peut arriver que l’on dispose d’une pléthore de biens, sans parvenir pourtant à fortifier l’organisme. Pour qu’il y ait vie (*you sheng* 有生), il faut que le corps ne soit pas négligé; mais il arrive cependant que la vie s’éteigne sans que le corps soit négligé. La vie, personne ne peut empêcher sa venue, personne ne peut interdire son départ. Mais hélas, le commun des hommes s’imagine qu’il suffit de nourrir son corps pour préserver sa vie (*cun sheng* 存生), alors que bien sûr il n’en est rien. Car comment les soins auxquels s’applique le vulgaire y suffiraient ? Pourtant, bien qu’insuffisants, ils n’en sont pas moins indispensables, c’est pourquoi on ne peut éviter de les assurer (*bu* *mian* 不免). Mais qui veut se dispenser (*yu mian* 欲免) d’être esclave de son corps (*wei xing* 為形) doit se retirer du siècle (*qi shi* 棄世). En abandonnant le monde on se délie de tout lien (*wu lei* 無累); sans attaches, on se trouve d’humeur égale et réglée (*zheng ping* 正平). Qui est d’humeur égale et réglée ressuscite à chaque instant (*geng sheng* 更生) dans le monde qui l’environne. Qui ressuscite à chaque instant atteint presque au Tao. Pourquoi, me direz-vous, les tâches quotidiennes méritent-elles d’être abandonnées et le soin de sa vie délaissé ? Qui abandonne les affaires ne connaîtra pas la fatigue (*xing bu lao* 形不勞); qui se désintéresse de la vie n’usera pas son esprit (*jing bu kui* 精不虧). Lorsque le corps préserve son intégrité et que l‘esprit a recouvré toutes ses potentialités, alors on fait un avec le Ciel (*yu tian wei yi* 與天為一). Le Ciel et la Terre sont les père et mère de toutes les créatures. Leur union (*he* 合) donne naissance aux êtres (*cheng ti* 成體), leur séparation (*san* 散) amorce un nouveau recommencement (*cheng shi* 成始). Celui dont le corps et l’esprit (*xing jing* 形精) ne connaissent pas la décrépitude (*bu kui* 不虧), celui-là sait épouser tous les changements; affinant ses esprits subtils jusqu’à les rendre encore plus subtils (*jing er you jing* 精而又精), il finit par devenir le ministre du Ciel (*xiang tian* 相天).

 Lie Tseu demanda à Kouan-yin, le Gardien de la Passe :

 — On dit que l’homme parfait (*zhi ren* 至人) est capable sous les eaux sans se noyer, de marcher sur les braises sans se brûler, de planer au-dessus des dix mille êtres sans trembler. Comment peut-il parvenir à de pareils exploits ?

 — Cela tient à ce qu’il sait garder son souffle pur (*chun qi* 純氣), et absolument pas à sa raison, à son habileté, à son endurance ou à son audace. Reste, je vais t’expliquer. Tout ce qui a forme, couleur, aspect, contour et émet des sons appartient au monde des choses (*wu* 物). Comment les choses pourraient-elles être très différentes les unes des autres ? Et notamment comment l’une d’elles pourrait-elle receler une quelconque transcendance ? Elles font partie du monde sensible et c’est tout. Créées (*zao* 造) par le sans-forme (*wu xing* 不形), elles aboutissent à l’immuable. Celui qui y a accédé pleinement ne saurait être arrêté par la matière. Il se tient dans la norme inaltérable qui lui commande, il réside dans le principe qui n’a pas de commencement, il s’ébat là où toutes choses commencent et finissent. Il concentre sa nature (*yi qi xing* 壹其性), nourrit son souffle (*yang qi qi* 養其氣), retient sa puissance (*he qi de* 合其德) afin de se conjoindre à l’origine de tous les phénomènes. Qui connaît cet art sait conserver intacte (*shou quan* 守全) sa nature céleste (*qi tian* 其天) et son esprit (*qi shen* 其神) est sans failles; comment les choses pourraient-elles l’entamer ?

Si un homme ivre tombe d’un char, même s’il roule vite, il ne se fera aucun mal. Bien que ses os et ses tendons ne diffèrent en rien de ceux d’un homme ordinaire, il ne se blesse pas, parce que sa vitalité est entière. Il a perdu et la conscience de rouler en char et la conscience de la chute. Les notions de vie, de mort, de frayeur ne pouvant plus pénétrer jusqu’à sa cervelle, il heurtera n’importe quoi sans rien ressentir. Si un homme peut parvenir à une telle plénitude grâce à l’alcool, que dire quand on doit sa plénitude à l’action céleste ! L’homme saint se tient dans le régime du Ciel, si bien que rien ne peut l’atteindre.

Un homme contraint de venger un meurtre ne s’en prend pas aux épées ; même la personne la plus rancunière ne pense pas à demander raison à la tuile qui lui tombe sur le crâne. C’est de cette façon que l’on pourrait apporter la concorde dans l’empire. C’est le meilleur moyen de mettre fin aux troubles occasionnés par la guerre et la discorde et de faire disparaître les exécutions capitales. Il convient de développer la part céleste qui est en l’homme et non sa part humaine. Qui ouvre grand la porte à la part céleste favorise la vie, qui ouvre grand la porte à la part humaine assassine la vie. En ne bridant pas sa part céleste, mais en ne négligeant pas pour autant sa part humaine, l’humanité parviendra à renouer avec l’authenticité.

Alors que Confucius se rendait au Tch’ou, il avisa au sortir d’un bois un bossu qui attrapait les cigales au bout d’une perche aussi facilement qu’on ramasse des feuilles mortes. Le maître s’enquit auprès de l’homme :

 — Y a-t-il une recette pour parvenir à une telle adresse ?

 — Oui, fit l’infirme, j’ai eu recours à la méthode que voici : durant cinq ou six mois je me suis exercé à empiler des boules au bout de ma perche. Quand j’ai réussi à faire tenir deux boules en équilibre, il m’arrivait de manquer des cigales de temps à autres; trois boules, je n’en laissais échapper qu’une sur dix; parvenu à cinq boules, je les attrape comme on ramasse des feuilles. Je me tiens planté là, immobile comme une souche, les bras étendus comme des branches d’arbre mortes, ne voyant du vaste monde et des myriades d’êtres qu’il recèle que les cigales. Je ne bouge ni ne remue; je n’échangerais pas tous les trésors de la création contre une seule aile de cigale, comment pourrais-je les rater ?

 Le maître dit en se tournant vers ses disciples :

 — Le dicton qui prétend « Qui concentre sa volonté est pareil à un dieu » ne s’applique-t-il pas parfaitement à notre bossu ?

 Yen Houei demanda à Confucius :

 — L’autre jour en traversant le gouffre de la Coupe-Profonde, le passeur maniait l’aviron avec une aisance démoniaque. Je lui ai demandé si une telle habileté pouvait s’acquérir. Il m’a répondu : « Certes. Un bon nageur l’apprend en quelques jours et un plongeur sans jamais avoir vu de bateau. » Je n’ai pas pu en tirer plus. Pouvez-vous, Maître, me dire ce qu’il entendait par là ?

 Confucius expliqua :

 — Un bon nageur apprend en quelques jours car il oublie l’eau ; un plongeur peut manier l’aviron sans avoir vu de bateau parce qu’il ne fait pas la différence entre une colline et un trou d’eau. Que la barque chavire cela n’a pas plus de gravité pour lui que si un char reculait. Mille et une occasions de chavirer pourraient se présenter à lui sans l’affecter. Aussi, quoi qu’il advienne, il est toujours détendu. Si l’enjeu d’une partie de fléchettes est une tuile, chacun fera preuve d’adresse, si c’est une boucle de ceinture, il y aura de l’appréhension, si c’est de l’or on sera paralysé par la peur ; l’habileté est la même, mais la convoitise fait attacher une importance disproportionnée à l’extérieur. La maladresse vient de ce que le dehors prend le pas sur le dedans.

 T’ien Ouvre-l’esprit alla trouver le duc Wei de Tcheou. Celui-ci lui demanda :

 — J’ai beaucoup entendu parler de Maître Invocateur-des-Reins ; or il m’est venu aux oreilles que vous aviez étudié sous sa férule. Qu’en avez-vous appris ?

 — Oh ! vous savez, dit Ouvre-l’esprit, je n’ai fait que manier le balai et tenir la cour propre. Qu’aurais-je pu apprendre ?

 — Allons, pas de faux-fuyants, dites-moi ce que vous en avez retenu.

 — Voilà ce que j’ai surpris de son enseignement. Le maître disait que le sage nourrit son principe vital comme le berger conduit son troupeau : il fouette les traînards.

— Qu’est-ce à dire ?

— Il y avait au Lou, répondit Ouvre-l’esprit, un anachorète du nom de Chan le Léopard qui vivait réfugié dans une grotte à flanc de falaise, se sustentait d’eau claire et n’avait aucun commerce avec les hommes. À l’âge de soixante-dix ans il conservait le teint d’un nouveau-né. Malheureusement, il trouva sur son chemin un tigre affamé qui le tua et le dévora. Il y avait aussi un certain Tchang Yi, homme plein de componction et de réserve, qui chaque fois qu’il passait devant une noble demeure pressait le pas en marque de déférence. Arrivé à l’âge de quarante ans, il contracta une fièvre et mourut. Léopard, obnubilé par l’hygiène interne, subit l’attaque extérieure d’un tigre tandis que Tchang Yi qui accordait tant de soin au maintien extérieur fut miné de l’intérieur par la maladie. Aucun de ces deux hommes ne sut « fouetter les traînards ». Confucius a dit : « Ni introverti, ni extraverti, tiens-toi droit planté au milieu ». Qui obéit à cette triple devise arrivera au faîte de la gloire. » On considère qu’une route est peu sûre lorsque de temps à autre un voyageur est égorgé par des brigands ; alors pères et fils, aînés et cadets se mettent en garde et l’on ne s’y aventure qu’accompagné d’une nombreuse escorte, faisant preuve ainsi de sagesse. Mais personne ne sait prendre garde au lit et à la table, dont pourtant on a le plus à redouter, n’est-ce pas une grave erreur ?

 Entendant le sacrificateur revêtu de la robe noire de cérémonie, debout devant l’enclos à cochons, déclarer à sa victime : « La mort n’a rien de terrible. Tu es engraissé durant trois mois, puis après dix jours d’abstinence et trois jours de jeûne, je dispose proprement tes épaules et tes cuissots sur une belle natte de jonc blanc et place le tout sur une crédence sculptée. Es-tu prêt ? », on se dira, songeant à l’intérêt du porc : « Ne serait-il pas mieux pour lui de rester dans sa bauge à se goinfrer de détritus ? » Mais dès qu’il s’agit de soi-même, on fera tout pour se voir affublé d’un bonnet de fonctionnaire de son vivant et reposer dans un double cercueil trônant sur un riche catafalque à sa mort. Ce qu’on refuse pour le bien des porcs, nous sommes prêts à l’accepter pour nous-mêmes. Mais en quoi notre vie diffère-t-elle de celle d’un pourceau ?

Le duc Houan de Ts’i chassait dans les marais en compagnie de son ministre Kouan Tchong qui conduisait le char, lorsque soudain lui apparut un démon. Il posa sa main sur celle de l’aurige et lui demanda :

— Oncle Tchong, vous l’avez-vu ?

— Non, je n’ai rien vu, fit le ministre.

De retour dans son palais, le prince fut pris d’un brusque accès de langueur et tomba malade. Il était alité depuis plusieurs jours, quand un de ses officiers du nom de Houang-tseu Kao-ngao alla lui rendre visite :

— C’est vous-mêmes qui êtes la cause de votre mal, lui déclara-t-il, et non un esprit. La dispersion des humeurs (*qi* 氣) noires à travers le corps provoque l’anémie, leur condensation dans la partie supérieure la colère, dans la partie inférieure l’amnésie; lorsqu’elles ne parviennent ni à monter ni à descendre et se rassemblent au milieu du corps, obstruant le cœur, elles provoquent des maladies.

— Mais alors est-ce que les démons existent ? demanda le duc.

— Bien entendu, répondit Kao-ngao. Sous l’impluvium se cache le génie des amas d’eau, le fourneau est la demeure d’un esprit qui a l’apparence d’une belle femme vêtue de rouge portant chignon. La foudre réside dans les balayures entassées derrière les portes. Le *p’ei-a* et le *wa-long* sautillent au coin nord-est des habitations tandis que le *yin-yang* se tapit au nord-ouest. Le *wang-hsiang* est l’esprit de l’eau. le *hsin*, chien cornu au corps rayé de cinq couleurs, est l’esprit des collines, le *k’ouei*, unipède en forme de tambour et de la taille d’un buffle, est le prodige des montagnes. Le *p’ang-houang*, génie qui bat la campagne, est un serpent à deux têtes au corps strié de rayures bigarrées tandis que les marais sont la demeure du *wei-yi*.

— Pourriez-vous me décrire l’apparence du *wei-yi* ? demanda vivement le duc.

— Épais comme un essieu et long comme un timon, il est coiffé de rouge vif et vêtu de pourpre. Il ne supporte pas le bruit des roues de char. Chaque fois qu’il en surprend le grondement de tonnerre, il se dresse de toute sa taille en se tenant la tête à deux mains. Qui le voit est promis à une carrière d’hégémon.

Le duc partit d’un hurlement joyeux et s’exclama :

— Hourrah ! C’est lui que j’ai vu !

Il sauta à bas de son lit, ajusta sa tenue et s’installa sur sa natte à côté de son visiteur. Sa maladie s’était dissipée comme par enchantement.

Ki Hsing-tseu dressait un coq de combat pour le roi. Au bout de dix jours on lui demanda :

— Est-il prêt ?

— Non, répondit-il, il est encore gonflé d’orgueil et sûr de son souffle.

Dix jours plus tard, interrogé à nouveau, il répondit :

— Non, pas encore, son regard est vif et son souffle puissant.

Enfin dix jours plus tard, il déclara :

— Ça y est, il est prêt. Il ne s’émeut plus au chant d’un autre coq. À le voir on le croirait en bois. Sa vertu est parfaitement intacte. Aucun coq n’osera l’affronter. Tous feront volte-face et détaleront.

  Confucius admirait la chute de Liu-leang. L’eau tombait d’une hauteur vertigineuse et se déversait en écumant à quarante lieues à la ronde. Même les plus gros animaux aquatiques se gardaient de s’aventurer en cet endroit. Soudain le Maître aperçut un homme au milieu des remous. Il crut que c’était un désespéré. Il dit à ses disciples de longer la rive pour lui porter secours.

 Quelques centaines de pas plus loin, l’homme émergea de l’eau, frais comme un gardon, et, les cheveux épars, se mit à déambuler sur la berge, à moitié nu, en chantant à tue-tête.

 Confucius le rattrapa et lui dit :

 — Ma parole ! je vous avais pris pour un revenant. Mais de près il semblerait que vous soyez fait de chair et d’os. Avez-vous une méthode pour nager ainsi ?

 — Non, répondit l’homme, dans ce milieu j’ai développé un naturel qui est devenu ma vie même. Je me laisse entraîner par les tourbillons et je remonte au gré des courants ascensionnels, m’abandonnant aux mouvements de l’eau.

 — Qu’entendez-vous par « milieu (*gu* 故 ) », « naturel (*xing* 性 ) » et « vie même (*ming* 命 ) » ? demanda Confucius.

L’homme répondit :

— Je suis né dans ces collines et je m’y suis senti chez moi, voilà le milieu. J’ai grandi dans l’eau et je m’y suis accoutumé, voilà le naturel. Je m’y meus sans même m’en rendre compte, voilà la vie même.

Le menuisier Ts’ing sculpta un support de cloches d’une telle beauté que tous s’extasiaient, se récriant que l’ouvrage semblait sorti des mains des dieux. Le duc de Lou, en le voyant, ne put s’empêcher de demander à l’ouvrier comment il s’y était pris pour créer cette merveille; ne disposerait-il pas d’un art particulier ?

— Oh ! Un art, c’est beaucoup dire, fit l’artisan. Pourtant, j’ai une technique. Quand je m’apprête à fabriquer un montant, je veille à ce que rien ne puisse entamer mes énergies; je cherche donc à obtenir la sérénité du cœur par le jeûne. Après trois jours d’ascèse, toute idée de récompense ou de gratification disparaît; au bout de cinq jours, je ne pense plus à la critique ou à la louange que pourrait me valoir mon adresse; au bout de sept jours, j’oublie que j’ai un corps et des membres. Dès lors, la cour de Votre Majesté n’existe plus pour moi. Je suis si profondément absorbé par mon art que toute considération extérieure qui pourrait me troubler a disparu. Je me rends dans la forêt afin d’examiner le matériau brut. Lorsque je me trouve en présence de la forme idéale, le support m’apparaît. Je puis alors me mettre au travail. Sinon je préfère renoncer. Je veille à ce qu’il y ait accord parfait entre ma nature et celle du bois. Voilà sans doute la raison pour laquelle mon support de cloche ne semble pas être l’œuvre d’un mortel.

Tong-ye Tsi alla trouver le duc Tchouang afin de lui faire une démonstration de ses dons de cocher. L’attelage obéissait au doigt et à l’œil. Le duc considéra que l’art de Tsao-fou était surpassé. Ts’i voulut encore faire exécuter à ses bêtes cent tours de manège avant de les ramener. Yen Ho le croisa et déclara au duc :

— Il va éreinter ses montures.

Le duc pinça la bouche et ne répondit rien. Peu après les chevaux revenaient éreintés. Le duc s’étonna :

— Comment avez-vous pu prévoir ?

— C’est simple, répondit Yen Ho, ses bêtes étaient à bout et lui les excitait encore. Voilà qui m’a fait comprendre qu’il allait les crever.

Les ustensiles fabriqués par l’artisan Chouei semblaient tracés au compas et à l’équerre, car ses doigts obéissaient aux sollicitations de la matière sans que sa conscience intervînt. Son esprit était concentré et libre de toute entrave.

Une chaussure bien adaptée fait oublier le pied, une ceinture, les reins, l’esprit le vrai et le faux. Être à l’abri des révolutions intérieures et imperméable aux influences extérieures, telle est l’adaptation parfaite aux circonstances. Qui se trouve adapté du début à la fin, en toutes circonstances, possède cette adaptation qui fait oublier l’adaptation.

 Un certain Souen Hsieou alla frapper à la porte de maître Pien Ts’ing-tseu et se répandit en jérémiades :

 — Personne ne peut dire de moi, se lamenta-t-il, que je n’ai pas été travailleur aux champs et courageux à l’armée. Pourtant je n’ai jamais pu obtenir une seule bonne récolte ni n’ai vu mes mérites militaires reconnus. J’ai été chassé de mon village et expulsé de ma province. Quels crimes ai-je commis pour que le Ciel s’acharne ainsi sur moi ? Oui, pourquoi le destin m’est-il si contraire ?

 — Ne savez-vous donc pas comment se comporte l’homme parfait ? répliqua Pien. Il oublie son foie et sa rate, il n’a cure de ses yeux et de ses oreilles ; flottant, il vagabonde hors du monde de la poussière, s’ébat dans les riantes campagnes de l’oisiveté. C’est ce que l’on appelle agir sans rien attendre, guider sans commander. Mais vous, vous ne savez que faire étalage de votre intelligence afin d’impressionner les sots ; vous cultivez votre personne dans le seul but de faire ressortir la turpitude d’autrui. Vous vous pavanez et brillez comme si vous portiez le soleil et la lune sur votre dos. C’est un miracle que vous disposiez de votre corps au complet, que vous jouissiez de vos neuf orifices, que vous ne soyez devenu ni sourd, ni aveugle, ni boiteux au beau milieu de l’existence, et que vous puissiez vous compter encore au nombre des vivants ! Et par-dessus le marché, vous trouvez moyen d’incriminer le Ciel ! Allez, sortez d’ici !

 L’homme parti, Pien, après s’être rassis un moment, leva les yeux au ciel et poussa un soupir à fendre l’âme. Ses disciples s’en étonnèrent. Pien leur expliqua :

 — Tout à l’heure, j’ai eu la visite de Souen Hsieou et lui ai mentionné les vertus de l’homme accompli. Je crains de l’avoir étonné si fort qu’il n‘en ait eu la tête tourneboulée.

 — Mais non, se récrièrent ses disciples. Si ce qu’a dit Souen est juste et ce que vous lui avez répondu erroné, qui se trompe ne saurait semer le trouble dans l’esprit de qui détient la vérité. Si, au contraire, Souen dit faux et que vous dites vrai, il était déjà dans l’erreur en arrivant chez vous, quel tort auriez-vous envers lui ?

 — Vous vous trompez, mes petits, répartit le maître. Jadis un oiseau aquatique se posa en dehors des murailles de la capitale de Lou. Le roi, ravi, lui offrit un grand sacrifice, fit exécuter devant lui les plus belles danses, jouer ses plus beaux airs, le régala des mets les plus exquis, tant et si bien que l’animal, abasourdi par le tintamarre de la musique, ébloui par le chatoiement des couleurs, affolé par les cris de la foule, ne put avaler une bouchée. Au lieu de traiter l’oiseau en oiseau le prince l’avait traité comme s’il était lui-même.

 Pour traiter l’oiseau en oiseau, il eût fallu le laisser percher au fond des forêts, dériver sur les rivières et les lacs où il se serait nourri d’anguilles et d’alevins. Ou bien le lâcher dans la plaine.

 Hsieou est un esprit étriqué et inculte. En l’instruisant des vertus de l’homme accompli, c’est comme si j’avais promené un rat dans un char attelé ou donné un concert de cloches et de tambours à une alouette ! Comment n’en aurait-il pas eu la tête à l’envers ?